

Présentation du livre de Catherine Millot
« Abîmes ordinaires »
Editions Gallimard par **J. Pierre WINTER**

Il y a d'abord ce titre magnifique "Abîmes ordinaires". si paradoxal et pourtant si adéquat , si proche de ce qu'il annonce. L'abîme ordinaire ce malheur banal que Freud entend substituer à la misère hystérique en fin de cure. Et puis cet accent circonflexe sur le i dont on nous disait petit qu'il était celui qui tombait des cimes, judicieux moyen mnémotechnique mais pourquoi ne nous disait-on pas que par la seule vertu de cet accent, par ce presque rien l'abîme ne se différenciait que très peu, un simple trait de ce qui s'abîme, se détériore, se détruit.

Toujours est-il qu'à lire Catherine Millot ces deux moyens de mémoriser se confondent , puisque dans son livre les cimes où l'accent sont celles des volcans, de l'Etna et surtout du Stromboli . " J'ai souvent passé l'été non loin du Stromboli ,sur l'île voisine de Panarea ,qui est elle-même formée des restes d'un volcan détruit . Lorsqu'on nage au pied de la falaise, du côté de Pietra Nave, on peut voir sous l'eau les fonds claires brusquement s'interrompre et faire place à un bleu presque noir où l'on flotte avec l'étrange impression d'être suspendu au dessous de l'abîm. Ailleurs près de la Calcara, où l'eau est moins profonde, monte vers la surface de longues colonnes des bulles qui ressemblent à des bulles de mercure .Ces fumerolles témoignent de l'intense activité volcanique qui règne dans l'archipel Eolienne."

Lisant cette inquiétante métaphore de l'inconscient je me suis souvenu que c'est dans le cratère d'un volcan éteint que j'avais rencontré Catherine pour la première fois, à Santorin. " Inquiétante " puisque nous étions prévenu, quelques pages plus haut que l'abîme peut être un abîme de méchanceté, celui-là même selon Catherine " que certains mystiques avaient entrevue au fond du divin. " Méchanceté qui s'exerce d'abord contre soi-même comme le dit Blanchot quand il parle, cite par Catherine, de la " circonstance fulgurante par laquelle l'enfant foudroyé voit-il en a le spectacle - le meurtre heureux de lui-même qui lui ouvre le silence de la parole. "

Toute la violence efficacement questionnant du livre se trouve à mon sens rassemblée dans cette formule du " meurtre heureux de soi-même. " ! C'est la question du consentement par lequel le sujet est appelé à se soustraire à l'ordre du monde.

Car, dit Catherine, " Pour Lacan, ce n'est pas la complétude qui est originaire, mais la déréliction, l'expérience d'être sans recours. " mais en tant qu'elle constitue proprement l'acte de naissance du sujet ? Nous y reviendrons.

Acte de naissance qui ne va pas sans un acquiescement, sans un abandon non négociable, sans une dépossession que Catherine va traquer chez les meilleurs auteurs : Michaux qui dans la nuit remuée est selon l'auteur un être qui a besoin de faiblesse qui, comme il le dit arrive " à vouloir perdre davantage son je, aspire à se dépouiller, à grelotter dans le vide (ou le tout).

Michaux donc mais aussi A.Koesler, Maître Eckart, Bataille, Blanchot, Sade, Tolstoï, Rossellini et Freud bien sûr mais aussi Lacan.

Il ne s'agit là pourtant ni d'une série d'études littéraires ni d'un exercice de psychanalyse appliquée mais du travail, au sens freudien, travail du rêve, travail du deuil, perlaboration, du travail d'une psychanalyste qui parvient à nouer l'intime de son expérience avec l'écho et la résonance qu'elle en entend chez ceux qui, selon l'expression de Bataille se sont aventurés dans "l'Expérience intérieure".

Aventure laïque mais dont les mystiques ont ouvert la voie. Transmettre cette résonance est sans doute l'exercice le plus difficile qui soit. À cet égard le travail de Catherine Millot figure au rang des rares réussites.

Tout tient me semble-t-il à la rigueur de la construction, et à la faculté de ne pas se départir de la pudeur pour se risquer à la plus authentique impudeur.

Un exemple montrera ce dont il s'agit. En art comme dans l'acte de répondre de la psychanalyse l'échafaudage se doit d'être invisible, charge au lecteur ou au chercheur d'en retrouver les traces.

Ainsi d'emblée, dès la première page Catherine raconte-t-elle deux souvenirs d'enfance, deux événements que six ans séparent et dont le premier advint justement à 6 ans.

Le premier récit de cette " secret life " eut lieu à Budapest. " On me demande d'aller chercher quelque chose à l'étage au-dessous. Dans l'escalier inconnu, soudain, le monde se vida.

Le " je " qui advient alors est décrit comme " une pure tache d'existence nue dans l'escalier vide avec rien autour. " Le second récit est situé à Helsinki où dit-elle on parle " une langue très étrangère ". Comme si le hongrois l'était moins quand justement les deux langues font partie d'un même groupe linguistique. " La aussi ce fut soudain le vide, et plus encore, l'infini d'un espace sidéral qui s'ouvrait ".

Puis c'est l'accident de voiture qui failli lui être fatal sur la route de Mort....quelque chose, ville où elle allait enseigner à contre cœur sans savoir peut-être que Mor en hébreu est la racine de l'enseignement, racine qu'on retrouve dans Moriah, le mont Moriah sur lequel Abraham est censé avoir tenté de sacrifier son fils Isaac.

Mais pour en revenir à la solidité de la construction, on notera quelques pages plus loin le recours à A. Koestler dont Catherine Millot ne croit pas nécessaire de nous rappeler qu'il était justement hongrois.

Oserais-je dire qu'avec rigueur C.M reconnaît chez ce hongrois les deux temps du trauma : le temps de l'horreur, le temps de l'extase ?

Lui c'est à 5 ans qu'il fait l'expérience du monde qui s'ouvre jusqu'au fond, jusqu'au double fond même. L'expérience de la double inscription, l'une dans le monde visible, l'autre dans le monde invisible.

Et puis 5 ans plus tard c'est à nouveau après une opération, la rencontre du " sentiment océanique ", de la dissolution de soi dans la nature, paisiblement comme un grain de sable dans l'océan. Le " vol d'esprit " que je connus à Helsinki, dira C.M pourrait bien avoir été de la même veine et, comme une métaphore prise au pied de la lettre, avoir exprimé un mouvement de violent détachement par rapport à une situation vécue d'abandon, liée tant à l'exil qu'à un contexte familial conflictuel.

Enfin pour parachever l'effet de résonance l'évocation d'A. Koestler est ponctuée par la référence à son Dialogue avec la Mort où C.M retrouve l'horreur de ce suspend au-dessus de l'abîme qui se résout dans la dissolution du moi.

Bien sûr d'autres échos viendront se tresser à ces récits primordiaux ; des pages admirables sur Ingrid Bergman et Rossellini à propos de Stromboli, des pages non moins éclairantes sur Tolstoï et la Mort d'Ivan Ilitch et il s'en serait fallu de peu pour que ce texte soit celui d'une mystique laïque.

Or je le disais c'est le texte d'une psychanalyste qui interroge ce matériau précoce de la déréliction, qui pour cela va à la rencontre d'un Lacan qui a tout fait de lui faire entendre qu'il n'est pas l'Autre de l'Autre celui qui n'existe pas mais qui commence la cure par cela : " qu'il vous faisait un signe de reconnaissance ".

L'analyste la est mis en demeure d'interroger cette position que Lacan reconnaîtra d'emblée comme celle de la " gelassenheit " la position du laisser- être. L'interroger, c'est à dire en réduire la portée fantasmatique qui le lie à un espoir de Rédemption qu'il faudra bien isoler et déchiffrer pour lui donner sa signification inconsciente.

Ce n'est pas moi qui le dit mais bien Catherine Millot : Je dus me rendre à l'évidence : J'étais incapable de penser la déréliction sans son retournement en béatitude. Il me fallait

elucider le nœud, et j'emprunterais pour cela le chemin que m'indiquaient ces deux reminiscences. (il s'agit de la fin de Stromboli et de la mort d'Ivan Ilitch). Peut-etre etait-il temps d'en finir avec la monotonie des redemptions et comme il serait beau de se passer du salut ".

Il ne faudrait pas s'imaginer que defaire ce nœud soit une entreprise legere qu'on puisse accomplir de gaiete de cœur. C'est certes celle qui permettra un franchissement et un elargissement de l'existence. Mais il se paye d'un affrontement ou sur le plan psychique le sujet prend le risque supreme d'un aneantissement de tout son etre dans le rapport a ce que Lacan appelait la jouissance de l'Autre, qui, a l'horizon comporte toujours votre destruction. C'est dans ces termes que C. Millot s'approche de la conclusion d'Abimes ordinaires non sans avoir ete un jour au monde sans defense et sans reserve, tout abri renonce, aussi vide que le vide ou se tiennent toutes choses, libre et sans frontiere, est une experience inoubliable.

C'est peut-etre, ajoute-t-elle, ce que Lacan appelait, a l'occasion l'avenement du sujet. Ne disait-il pas qu'il n'y avait pas d'autre signe du sujet que celui de son abolition comme tel ?

" N'est ce pas ce que je cherchais a saisir sous le nom de dereliction ? Et n'est ce pas la l'essence meme du desir de comporter toujours quelque saut dans le vide, ou l'on risque tout, sans assurance, sans reserve ni arriere pensee ? "

Certes ! et vous mesurez la profondeur du propos, l'intensite qui saisit le lecteur deja confronte au Reel de ce saut avec l'analyse de Stromboli et Ivan Ilitch ! Mais a se camper sur cette position n'y aurait pas la comme un danger d'idealisation de la detresse ? Assurement et c'est pourquoi l'analyse vient tamponner tout cela. Car lorsque le vide se denoue de la beatitude, quand la detresse ne s'associe plus a la redemption, l'humble realite s'impose a l'homme sous la forme d'une reponse " tout specialement conne " a l'enigme d'une vie, comme le disait Lacan que cite Catherine Millot.

En l'occurrence pour Catherine Millot le salut rencontre dans la detresse s'avere, au bout du parcours - Mais encore faut-il l'avoir accomplit - n'avoir ete rien d'autre que la nostalgie de papa. L'ancien secours ressuscite, dit-elle. " Des profondeur j'ai crie vers toi. Prends moi dans ta main comme un oiseau tombe du nid et ne serre pas trop fort ".

Je voudrais ne saisir de cette allusion au De Profundis clamavi pour poser une question que j'adresse et a Catherine Millot et vous tous ici presents. Dans la mesure ou ce livre s'avere etre aussi un texte majeur sur la question du feminin plus encore que sur la question de la feminite je me demandais si l'essence du feminin, si ce qu'il y a d'essentiellement feminin en l'humain n'est pas a chercher du cote de ce qui nouent le pere au fils ?

Reste que l'écriture de C. Millot est d'une limpidite, d'une clarte d'un style qui n'appartiennent qu'a celle qui a su s'appropriier les concepts les plus difficiles de la psychanalyse en leur donnant de la chair. Plus exactement sa chair. C'est une ecriture habitee qui, du coup, ne laisse pas de repos au lecteur parce qu'elle le maintien dans un suspend qu'aucune ecriture purement speculative n'est capable de provoquer.

En l'occurrence , non speculative signifie a la fois non speculaire et non demonstrative, c'est a dire non militante. C'est le livre d'une analyste, comme je vous l'ai dit, qui s'interesse au salut mais a la condition qu'il s'adresse au bon entendeur !

Et le bon entendeur c'est celui qui a defait pour son propre compte " le nœud incestueux d'amour et de haine que l'ignorance abrite. Cette passion incestueuse, dit Catherine Millot dont on ne mesure pas, sauf a etre analyste, l'incroyable empire sur les vies humaines..... "